

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 77 (1932)
Heft: 11

Rubrik: Chroniques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUES

CHRONIQUE SUISSE

Le sieur Radek, dictateur de la Suisse.

Les récents troubles de Genève ont attiré, une fois de plus, l'attention sur les visées révolutionnaires des ennemis jurés de notre Patrie. Si le mal qui est résulté des journées rouges de Genève a pu être localisé et n'a pas pris l'extension des événements de 1918, c'est que les circonstances actuelles sont moins favorables à une telle opération ; c'est aussi — et il convient de s'en féliciter — que nos autorités fédérales et cantonales semblent avoir enfin pris conscience de leurs responsabilités devant notre peuple, dont la grosse masse demeure fidèlement attachée à nos institutions et veut le maintien de l'ordre dans le Pays.

Nous aurons sans doute l'occasion de revenir sur ce sujet, puisque l'intervention de la troupe lui a donné un aspect militaire, dont il importera de préciser les enseignements.

Bornons-nous, pour l'instant, à soumettre à nos lecteurs, une page empruntée aux « Troubles révolutionnaires en Suisse de 1916 à 1919 » et qui donnera à ceux qui n'ont pas vécu ces événements, un avant-goût de ce que pourrait être le paradis soviétique mis à la portée des descendants de Guillaume Tell. En même temps, nos chers lecteurs apprendront à connaître de plus près l'intéressante personnalité qu'est le sieur Radek, ci-devant expulsé de Suisse pour menées révolutionnaires, et qui plastronne actuellement, à Genève, sous l'égide de la délégation soviétique à la Conférence du désarmement. Nous nous sommes élevés à maintes reprises contre la faiblesse des autorités responsables d'avoir laissé pénétrer sur notre territoire ce sinistre personnage, dont la présence à Genève est une honte pour notre Pays et une insulte aux morts de la révolution de 1918.

L'ouvrage cité plus haut s'exprime ainsi qu'il suit, relativement au projet de révolution en Suisse :

C'est à Moscou que fut décidée, en principe, la grève révolutionnaire en Suisse. Les grandes lignes en avaient été arrêtées en septembre 1918, entre les représentants de Lénine et ses amis suisses.

Les premiers jours de novembre, le *polpred* (représentant diplomatique) Berzine recevait de Russie, à Berne, un document important qu'il eut probablement encore le loisir de discuter avant son expulsion,

avec les grands chefs du mouvement révolutionnaire en Suisse. Il s'agissait d'un plan de terrorisme. Daté de fin octobre, il portait la mention « très confidentiel ». Lénine l'avait envoyé à Joffé, à Berlin, par courriers spéciaux. En cours de route, un des documents put être photographié par le service de contre-espionnage de Denikine. Voici les principaux articles de ce *Projet d'instructions générales après la révolution en Suisse* :

1. La Suisse sera proclamée République fédérale des soviets.
2. Deux soviets principaux, chacun de 300 hommes, celui des soldats et celui des ouvriers, se formeront immédiatement à Berne et à Zurich. En outre, des soviets locaux seront formés dans tout le pays.
3. On occupera les frontières, les chemins de fer, les arsenaux, les usines militaires et autres, les postes, le télégraphe, le téléphone, les banques, les rédactions de journaux bourgeois.
4. On surveillera étroitement les ambassades, les consulats des pays de l'Entente. Défense absolue à qui que ce soit d'y chercher refuge.
5. Berne, Zurich et toutes les villes occupées par nos forces seront déclarées en état de siège. Des cours martiales y siégeront.
6. Seront arrêtés et gardés comme otages : le Conseil fédéral *in corpore*, les présidents du Conseil national, du Conseil des Etats, des cours de justice à Berne, Zurich et partout où faire se pourra ; de même les fonctionnaires les plus en vue, leurs femmes et leurs enfants dès l'âge de 16 ans ; le général commandant l'armée, son chef d'état-major, les commandants des corps d'armée, de division, de brigade, de régiment, de bataillon (ceux d'entre ces derniers qui se déclareront nos partisans seront relâchés et remis à leur poste, mais leurs familles gardées comme otages). De même encore les directeurs et rédacteurs des principaux journaux bourgeois.
7. Le nombre des personnes arrêtées ne sera pas inférieur à 2000. A toute velléité de résistance ou de trahison, les otages seront immédiatement exécutés en place publique.
8. Les personnes connues comme ennemis irréductibles de la révolution et dont la liste suit seront fusillées le jour même de la proclamation de la République fédérative suisse des soviets.
9. On formera des soviets dans chaque village.
10. Une perquisition générale aura lieu dans tous les milieux bourgeois suisses ; armes, argent (au-dessus de 1000 fr.), objets de valeur seront confisqués et versés à la caisse du comité central. Toute personne ayant caché des armes sera immédiatement exécutée. Les articles suivants ont trait à la formation de l'armée rouge et aux offices de ravitaillement « à l'exemple des offices de la Russie. »
11. La légation des soviets russes à Berne donnera tout son appui moral et matériel au comité central et disposera, à cet effet, des fonds N. N. 7 et 36.

Les « meneurs nationaux » pouvaient modifier les détails de ce plan, d'entente avec le camarade Radek.

Le comité d'Olten a, probablement, ignoré ce document. Il n'a été communiqué qu'à son président et aux meneurs principaux qui n'entreprenaient rien sans consulter Berzine. Les agents terroristes avaient l'ordre de se montrer d'une extrême méfiance et de ne mettre dans leur secret qu'un minimum de camarades éprouvés, afin d'éviter des surprises et de se garder des mouchards.

Comme on pouvait s'y attendre, plus tard, une fois le coup manqué, les socialistes-révolutionnaires suisses, membres du comité d'Olten, nièrent éperduement l'authenticité du « plan de terrorisme ». Le camarade Graber, dans la *Sentinelle*, fulmina contre ce témoin gênant et s'agita beaucoup au Conseil national. Peine perdue ; le même plan a été saisi par le gouvernement d'une puissance voisine.

Un autre exemplaire trouvé sur des bolchévistes faits prisonniers par les cosaques de l'armée blanche a été publié à Paris, le 18 octobre 1919, dans la *Cause commune*.

L'exemplaire reproduit dans la *Gazette de Lausanne* du 23 avril 1919, a été examiné par le juge d'instruction fédéral Calame et par M. Langie, l'éminent expert en cryptographie.

En octobre 1921, M. Haeberlin, chef du département fédéral de justice et police, a déclaré qu'il tenait pour indiscutable que les instructions de Lénine aient été données.

Le gouvernement de Moscou avait désigné d'avance un dictateur à la Suisse soviétisée, en la personne du camarade Radek, un juif galicien qui s'appelait en vérité Karl Sobelsohn. Cet individu devait se rendre en Suisse sitôt la révolution accomplie, et prendre la direction du comité central.

Qui était donc ce Radek, dictateur présumé de la Suisse ? Il était né en 1880. Très jeune, il fit partie d'associations socialistes polonaises. Il en fut expulsé pour vol. Puis il se fit exclure du parti social-démocrate allemand pour s'être approprié la caisse du parti. Il allait filer en Amérique quand, en 1909, il fut présenté à Lénine, chef des maximalistes russes qui se l'attacha. Dès lors, il sera « l'émittance grise » du futur dictateur de Moscou. Il l'accompagna à Zurich où il vécut longtemps, *complotant dans les milieux interlopes*, se faisant passer pour étudiant.

Pendant la guerre, Radek a été agent de Lénine en Allemagne, en Autriche, en Suède. Puis on le retrouvera en Suisse. Il écrivait dans les journaux, s'occupait de louches besognes avec Parvus-Helphand, Munzenberg, Platten et d'autres énergumènes. L'avènement de Lénine le hissa au pouvoir en Russie rouge. Il n'y perdit pas son temps : en novembre 1917, déjà, *il avait réalisé un gain de deux millions sur la vente des vins, tapis, objets d'art volés dans les palais impériaux*.

Dès la fin de 1917 il réclama avec insistance à Tchitchérine,

l'envoi d'une mission en Suisse et obtint l'argent pour subventionner les journaux qui y soutenaient la cause bolchéviste. Dans un rapport confidentiel, de janvier 1918, au commissaire des affaires extérieures, Radek démontrait le « magnifique » travail qu'une mission bolchévique intelligente pourrait accomplir à Berne. Il répondait du succès. « Faisons à la Confédération suisse toutes les promesses possibles, toutes les concessions désirables, mais ayons des gens à nous, à Berne. Une mission à Berne est pour nous une question vitale. De là nous rayonnerons sur l'Europe. »

Le portrait de Sobelsohn-Radek a paru dans la *Schweizer Illustrierte Zeitung* du 1^{er} mars 1919 : tête ovale, cheveux longs, figure glabre, des yeux perçants derrière de grosses lunettes, physionomie inquiète, sourire amer, des mains fines de femme. Et, cependant, cette main a signé ou provoqué plus de deux mille condamnations à mort. Cette bouche au sourire faux n'a jamais prononcé un mot de pitié.

Dans les *Isvestia* de Moscou, des 6-19 septembre 1918, il développait la nécessité impérieuse de fusiller le plus de monde possible. A ce moment, les tribunaux révolutionnaires tuaient, massacraient en masse, mais Radek n'est pas encore satisfait : et il développe son système d'exécutions. Elles doivent avoir lieu en présence des bourgeois terrorisés, après que les condamnés auront creusé eux-mêmes leur fosse.

Ce sinistre personnage, qui avait sur la conscience la vie de milliers d'innocents, était un lâche. Arrêté à Berlin en 1919, il supplia en pleurant qu'on ne lui fit pas de mal, ajoutant qu'il ne supportait pas la douleur physique. *Tel était l'homme que Grimm et ses amis voulaient installer comme dictateur de la Suisse.*

CHRONIQUE FRANÇAISE

(De notre correspondant particulier.)

Opérations en hiver dans les Alpes.¹

Nous avons cherché, dans le début de cette étude, à montrer, dans leurs très grandes lignes, les difficultés rencontrées dans le passé au cours des opérations d'hiver et les diverses solutions apportées aux problèmes éternels que pose la montagne.

Mais l'étude du passé, telle la langue dont parlait Esope, est la meilleure chose du monde ou la pire, suivant la façon dont on l'envisage.

¹ Voir la première partie de cette étude dans notre livraison de juin 1932.
(Réd.)

« Chacun ne regarde dans les événements que ce qui lui donne raison. Le reste échappe, qui désoblige. Et l'événement n'est jamais si simple que chacun n'y puisse trouver confirmation de ses convictions, fussent-elles les plus erronées », a dit quelque part André Gide.

Partant d'un nombre illimité de faits précis, il faut chercher à extraire de chacun d'eux le grain de semence de vérité éternelle qu'il contient, il faut d'un fouillis, inextricable en apparence, faire jaillir la loi simple, générale, vraie pour toutes les époques, les plus barbares comme les plus civilisées, et ces quelques formules claires, péniblement amassées au cours des siècles, contiennent tout l'art de la guerre.

Art simple... mais tout d'exécution ; car il faut à nouveau dans nos guerres modernes, *vivre* ces lois éternelles sur d'autres théâtres d'opération, découvrir les procédés infiniment divers qui découlent de ces principes immuables, et c'est dans cette transformation d'une expérience plusieurs fois millénaire en applications toujours nouvelles que l'on reconnaît le génie militaire, fait d'esprit critique qui *choisit*, et d'énergie qui *réalise*.

Les deux extrêmes se trouvent rarement réunis chez un même homme. « Nous ne rencontrons d'ordinaire parmi les gens intelligents que des perclus, et parmi les gens d'action, que des sots, » a-t-on dit je ne sais où... et c'est pourquoi, dans toute l'histoire du monde, on compte si peu de grands capitaines.

N'ayant pas la prétention de posséder ce génie militaire que je refuse à la masse, j'essaierai seulement, dans ces quelques pages, d'exposer sur les opérations d'hiver, une opinion personnelle, à laquelle j'ai quelque peu réfléchi. Je voudrais, en brassant quelques idées, attirer l'attention sur une forme de guerre plus intéressante et moins pratiquée que d'autres et si jamais l'un des chefs-nés, dont j'ai parlé plus haut, venait à lire ces lignes, je serais heureux de donner matière à son esprit critique, fût-ce même à mes dépens.

D'abord, rappelons quelques idées évidentes, qui serviront de cadre à cette étude en lui fixant des limites précises.

Nous n'envisagerons ici que le combat dans des zones enneigées, négligeant celles où le sol reste à nu, comme en été. Dans ces dernières, en effet, les procédés tactiques, les possibilités de logement et de ravitaillement sont les mêmes, à peu de chose près, que pendant la bonne saison. Alors qu'en été, on peut, avec des éléments spécialisés, entraînés à l'escalade, habitués aux glaciers, rompus aux fatigues, passer *presque partout*, le terme « zone imperméable », « infranchissable » dont on abusait, en sous-estimant et les qualités de l'adversaire et ses propres possibilités, reprend en hiver toute sa valeur.

Si l'on voulait sur une carte « hachurer » toutes les parties du terrain que l'hiver nous ferme, il ne resterait sur nos 50.000^e qu'une surface bien réduite, affectant dans ses grandes lignes le fond des vallées,

quelques versants, et ne nous permettant d'accéder qu'à un petit nombre de cols qui deviennent, à cette époque de l'année, des points de passage, réellement obligés.

Les opérations d'hiver en terrains enneigés imposent donc aux armées la nécessité de manœuvrer sur un espace restreint qui peut chaque jour, suivant les conditions climatiques du moment, s'étendre ou se resserrer encore davantage.

Il s'agit, bien entendu, d'une année normale, car parfois on rencontre au mois de janvier une montagne aussi praticable qu'en juillet, où il convient par suite de conduire la guerre, à peu de chose près, comme on le ferait en plein été. Les grandes manœuvres d'hiver qui se sont déroulées en février 1932 dans la région de Briançon ont bénéficié d'un temps exceptionnellement clément.

L'absence de neige au-dessus de 2000 mètres d'altitude, la présence sur les versants abrupts des cols d'une neige dure et gelée supprimant les avalanches, les facilités de communications à travers les massifs, les facilités de ravitaillement dans les vallées, tout pouvait fausser les enseignements à tirer d'une telle opération : il semblait possible de *passer partout*.

Certes, on a eu raison de s'adapter dans cette manœuvre à ces circonstances exceptionnelles, mais ce serait une grave erreur de conclure d'une telle expérience à des principes généraux pour la conduite de la guerre en hiver.

D'ailleurs, faire *passer* une troupe est presque toujours possible, mais la faire *vivre*, quand elle est passée, est autrement délicat et ce problème du ravitaillement qui a hanté tous les chefs des guerres modernes, se pose en montagne avec une acuité toute particulière.

Il sera toujours relativement facile d'amener vivres et munitions jusqu'au seuil de la région enneigée, mais pour transporter ensuite ces matières premières indispensables à la vie des troupes, vers l'avant, pour les répartir dans les villages situés à haute altitude, deuxième terme de leur étape, il faudra déblayer les routes et les chemins y accédant, afin de permettre le passage de voitures munies de chaînes, de traîneaux et de mulets.

Encore l'expérience a-t-elle prouvé que de grosses chutes de neige pouvaient, pendant plusieurs heures, voire même pendant plusieurs jours, interdire une circulation qui a déjà, dans des conditions normales, un bien faible rendement.

Ce ravitaillement parvenu déjà assez difficilement au terminus des routes, aux derniers lieux habités, il va falloir le monter aux unités qui combattent sur les hauteurs.

Et ce sont alors, car il ne faut plus compter ici ni sur les mulets ni sur les autos, de longues théories de skieurs et de raquettistes, qui s'en iront vers leurs camarades d'en haut, portant sur leur dos ou sur de légers traîneaux vivres et munitions.

Ils iront lentement parce que chargés ; lentement, parce que

souvent la neige, le vent ou la tourmente les ralentiront... parfois même ils n'arriveront pas... et ce sera plus grave qu'ailleurs parce qu'il faut se souvenir qu'il s'agit ici d'un pays où l'organisme admet moins que jamais la théorie du « cran à la ceinture » pour comprimer les révoltes d'un estomac vide.

Enfin, pour ravitailler des unités peu nombreuses, il faudra mettre en œuvre des effectifs à peu près équivalents (chaque homme pouvant transporter une charge utile d'environ 15 kg.) et l'on retrouve ici ce que déjà la dernière guerre avait mis en évidence : la nécessité d'une foule échelonnée de l'extrême arrière à l'avant, occupée à subvenir aux besoins d'un petit nombre d'hommes qui combattent sur la ligne de feu.

La situation de ces soldats, qui devront demeurer jour et nuit à une altitude d'où toute vie, à cette époque, est normalement exclue, exigera de leur part une endurance naturelle qu'on ne saurait trouver que chez des montagnards éprouvés par un entraînement sérieux, obtenu dès le temps de paix.

Là-haut, le mot « tenir » aura toute sa valeur. Bivouaquer dans les « iglous » de neige ou sous des tentes, même avec un équipement spécial, est chose pénible.

Le gros des troupes ne pourra, je le crois, *tout au moins au début d'une campagne*, mener cette vie rude sans être décimé par le froid. Il pourra participer à des opérations, mais celles-ci ne devront pas excéder une durée de quelques jours, sous peine de voir fondre les effectifs. Il leur faudra, tant pour se ravitailler que pour cantonner dans des refuges, des chalets, des abris de montagne, ou des villages, atteindre un objectif ou regagner une base où la vie leur soit plus aisée.

Seules pourront demeurer plus longtemps là-haut des unités spécialisées, partant peu nombreuses, qui devront, elles aussi, être relevées souvent.

Mais, m'objectera-t-on, dans les pays nordiques, les troupes sont habituées pendant leurs périodes d'instruction à vivre en plein air. Les Norvégiens bivouaquent dans la neige... pendant des semaines. C'est vrai, mais la Norvège est un pays plat avec des dénivellations infimes, où les transports peuvent se faire avec beaucoup plus de facilité que dans les Alpes. Les avalanches y sont presque inconnues, les tourmentes rares, la présence de bois sur toute l'étendue du territoire permet d'alimenter le feu qui brûle au centre de chaque tente et d'entretenir des feux de bivouac.

Habitués dès leur plus tendre enfance à la neige, les Scandinaves sont entraînés à une vie rude qui épouvanterait chez nous un homme d'un recrutement non montagnard.

Un bivouac à 2500 mètres d'altitude avec toutes les privations et les fatigues imposées par un ravitaillement difficile, le manque

de bois, les conditions atmosphériques pénibles, est pratiquement inconnu en pays scandinave.

En un mot, ce pays est infiniment plus hospitalier que nos Alpes.

On m'objectera encore des exemples tirés de la dernière guerre. Sur le front austro-italien, dans le massif de l'Adamello, des éléments sont restés en contact, pendant un hiver entier, sur un glacier à plus de 3000 mètres d'altitude. Ils avaient creusé dans l'intérieur même de la masse de glace des abris et des communications, mais il s'agissait là d'effectifs *réduits* qui avaient pu s'installer à loisir au cours de *l'été précédent* et qui ont vécu d'une vie toute végétative, à la façon des marmottes.

Il me semble d'ailleurs impossible de vivre, comme ils l'ont fait, d'une façon continue à très haute altitude si l'on ne s'est organisé au préalable pendant la belle saison. Je crois qu'il est donc difficile de tirer de cette expérience particulière, portant sur de faibles éléments, des conclusions générales s'appliquant aux opérations d'hiver.

Une telle guerre devrait être conduite avec des effectifs réduits comprenant :

1° des unités spécialisées, peu nombreuses, agissant davantage par leur rapidité et leur mobilité que par leur puissance de feu, susceptibles de vivre sur le pays, capables de passer presque partout et de demeurer plusieurs jours en haute montagne. Je traiterai, plus loin, de la composition et de l'organisation de ces unités ;

2° le *gros* des troupes, qui sera lui-même assez peu considérable, *parce qu'il devra être composé de montagnards*. On ne saurait en effet engager dans les Alpes, à cette époque de l'année, des troupes ignorantes des dangers de la montagne hivernale et sans entraînement à son climat spécial :

parce que dans nos vallées pauvres, les *cantonnements* (dont nous avons tout à l'heure montré les nécessités) *sont rares* ;

parce que *l'espace restreint*, délimité par l'hiver, constituant la zone de manœuvre, rend inutiles les grands déploiements de forces et qu'on aura vite atteint ici le degré de « saturation tactique » ;

parce que les *difficultés de ravitaillement* l'imposeront.

Lié aux vallées, le gros des troupes pourra cependant participer à des attaques sur des objectifs précis à haute altitude, mais ceci pendant un temps limité et dans la mesure où son endurance, les conditions climatiques, les servitudes de la vie quotidienne et ses approvisionnements en munitions le lui permettront.

Ce gros ne pourra, le plus souvent, assurer la garde du terrain conquis et devra la confier aux unités spécialisées, obligé lui-même de se replier pour vivre sur sa base d'opérations.

Le temps sera le facteur principal du succès. Stationnées dans les vallées, ces troupes pourront, pendant des semaines, parfois des

mois entiers, être condamnées à l'inaction, se bornant à ravitailler les détachements qui les couvriront sur les crêtes.

Mais au jour « J » indépendant d'elles, où le ciel leur sera favorable, si elles ont su se préparer, si leurs chefs sont des montagnards éprouvés, *connaissant la montagne*, elles pourront attaquer avec plein succès.

La guerre en montagne me semble donc devoir revêtir la forme suivante : une période d'opérations actives en été, suivie d'une période d'expectative en hiver, où l'on se contentera, dans la *mesure du possible*, de conserver le terrain conquis précédemment.

Il faudra parfois évacuer, à l'automne, certains points où il devient impossible de vivre. Les opérations de grande envergure semblent alors peu intéressantes. Prendre un col important, le franchir, déboucher dans la plaine adverse, sont, en choisissant le moment favorable, choses relativement faciles. Mais ensuite il faudra s'y maintenir, adossé à la barrière des Alpes, contre des forces évidemment très supérieures puisque l'ennemi pourra disposer sans difficulté de ses réserves, dotées de moyens puissants en artillerie et en aviation, admirablement approvisionnées, puisqu'elles combattront près de leur base, alors que notre ravitaillement en hommes, en vivres et en munitions sera lent, toujours à la merci d'une forte chute de neige ou d'une tourmente, qui pourra le couper ou l'entraver.

Notons aussi, en passant, que le problème des évacuations sera difficile à résoudre ; songeons qu'il faut à peu près quatre hommes valides pour transporter un blessé (qu'on ne saurait, même si son cas est sans gravité, garder sur place), et n'oublions pas que si le service médical devait se révéler déficient à ce point de vue, le moral des combattants en serait gravement atteint.

Un cordon d'unités spécialisées tenant les hauteurs, des abris organisés au préalable, le gros des troupes ayant pris ses quartiers d'hiver dans les vallées, se livrant à quelques attaques locales à objectifs limités, ayant pour but de s'assurer la possession de tel ou tel point d'importance primordiale *pour la prochaine campagne d'été*, telle est, à mon avis, la forme que les Alpes, avec leur relief, leurs neiges et leur climat, imposent aux opérations d'hiver.
